Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

59-1 | 2010

Sexualités : apprentissage et performance

À la recherche de l'homme capable...

Concurrence entre femmes (Ouagadougou, Burkina Faso)

Jacinthe Mazzocchi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/2241>

DOI : 10.4000/civilisations.2241

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2010

Pagination : 21-36

ISBN : 2-87263-029-5

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Jacinthe Mazzocchi, « À la recherche de l'homme capable... », *Civilisations* [En ligne], 59-1 | 2010, mis en ligne le 29 juin 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/2241> ; DOI : 10.4000/civilisations.2241

À la recherche de l'homme capable ...

Concurrence entre femmes (Ouagadougou, Burkina Faso)

Jacinthe MAZZOCCHETTI

Résumé : À partir d'une étude ethnographique réalisée au sein du milieu universitaire ouagalais entre 1999 et 2007, j'aborderai la question des rapports de forces entre les femmes dans une société où les relations de genre sont en profonds bouleversements. Les jeunes urbains scolarisés, avec lesquels je travaille, ont la particularité d'être exposés à de multiples influences (famille, religion, école, médias,...). Leur situation matrimoniale est de plus grandement tributaire de la crise socioéconomique actuelle. Entre une injonction au mariage toujours très forte, un désir de choisir son conjoint et un contexte socioéconomique difficile, pèse sur eux une responsabilité nouvelle à la fois dans la quête du partenaire et dans la réussite de l'union. La concurrence entre femmes, aspect qui sera plus particulièrement développé dans le cadre de cet article, prend des proportions sans précédent. Les femmes mettent non seulement leurs corps en concurrence, mais aussi leurs pratiques sexuelles, influencées par la pornographie. À celle qui sait plus, mieux, différemment... Concurrence entre femmes et jalousies les obligent à se vouloir « performantes ».

Mots-clés : Ouagadougou, jeunesse scolarisée, sexualité, corps, pornographie, concurrence.

Abstract: Drawing on an ethnographical research conducted among University students in Ouagadougou between 1999 and 2007, this article evokes the power relations between women in a society experiencing significant changes in the relations between genders. Urban and educated youngsters share the specificity of being exposed to multiple influences (family, religion, school, media, ...). Additionally, their matrimonial situation is highly dependent on the current socioeconomic crisis. Between an injunction to marry, a desire to choose one's spouse and a difficult socioeconomic context, they have a new responsibility in their quest for a good partner and a successful marriage. The concurrence between women therefore takes an unprecedented importance. Women compete over beauty and appearances, but also over sexual practices, which are influenced by pornography. Concurrence between women and jealousy force them to be "efficient".

Key words: Ouagadougou, educated youth, sexuality, pornography, concurrence.

Au Burkina Faso, bien que différents changements affectent les organisations familiales, les études s'accordent pour dire que de multiples formes d'organisation, anciennes et nouvelles, coexistent dans chaque groupe de la population¹. Dans l'étude intitulée « Ménages et familles en Afrique », il est précisé que les recherches sur les familles africaines contemporaines reconnaissent la diversité des formes familiales et remettent en question le postulat fondamental de la linéarité du changement : la famille ne se nucléarise pas, la parenté demeure au cœur des stratégies même nouvelles, et la polygamie ne diminue pas automatiquement. Enfin, de nouvelles réalités africaines se sont imposées : la monoparentalité féminine, l'augmentation des unions consensuelles et les relations sexuelles des jeunes (Pilon, Locoh, Vignikin, Vimard 1997).

Au travers de cette non-linéarité de la transformation des familles, mon étude porte sur les relations entre hommes et femmes au sein du milieu universitaire ouagalais². Âgés de 20 à 35 ans, les étudiants et les diplômés de l'Université de Ouagadougou rencontrés ont la particularité d'être exposés à de multiples influences communautaires, familiales, religieuses assorties de désirs personnels construits via l'école, les lectures, les médias et les rencontres. Du fait qu'ils habitent en ville et qu'ils côtoient de côtoyer des personnes provenant de régions voire de pays différents, que ce soit à l'université ou dans les autres réseaux de socialisation, les jeunes urbains scolarisés ont la possibilité de rencontrer des hommes et des femmes provenant de lignages et/ou de régions éloignées. Ils sont également dans une forme de déliaison des allégeances à l'ordre des anciens. En effet, même si la plupart des couples tiennent compte de l'avis, voire ne pourraient décider sans l'avis, de leurs parents, le fait d'être éloignés, d'être imprégnés d'autres références culturelles par leur parcours scolaire et les diverses influences médiatiques et religieuses notamment, les pousse petit à petit à choisir leur conjoint selon de nouveaux critères et à vivre leur union selon de nouvelles modalités. D'un autre côté, leur mariage est conditionné par l'accès au monde professionnel et/ou aux capacités à trouver un conjoint qui a réussi. Pèse sur eux une responsabilité nouvelle à la fois dans la quête du partenaire et dans la réussite de l'union (Mazzocchetti 2009a).

Leur situation matrimoniale est de plus tributaire de la crise socio-économique actuelle³. En effet, qu'ils proviennent de milieux urbains ou ruraux, les étudiants et les jeunes diplômés avec lesquels j'ai travaillé sont pour la plupart issus de familles modestes, voire précaires. Les familles aisées ne mettent pas leurs enfants à l'Université de Ouagadougou, mais dans

1. Voir Locoh 1995 ; Coussy et Vallin 1996 ; Antoine et Nanitelamio 1989 ; Cavin 1998 et plus récemment Laurent 2003 et Vignikin et Vimard 2005.

2. Cet article fait suite à une étude ethnographique réalisée à Ouagadougou, au Burkina Faso, entre 1999 et 2007. Mes travaux portaient sur les questions de réussite et de reconnaissance des étudiants et des jeunes diplômés aux prises avec l'éclatement du consensus scolaire, la crise socio-économique et les dynamiques de mondialisation. J'ai investigué à la fois les figures « classiques » des études, de l'emploi et du mariage, mais aussi la marchandisation des corps, les multiples débrouilles ainsi que les logiques d'exil ou de repli. Combinant la méthode de l'observation à celle du récit de vie, j'ai récolté environ quatre cents témoignages de jeunes ouagalais étudiants, anciens étudiants ou diplômés. J'ai également recueilli 39 récits de couples dont l'un des membres (*a minima*) était étudiant, ancien étudiant ou diplômé. Ces récits ont été réalisés en quatre rencontres minimum (deux entretiens en couple et deux entretiens individuels).

3. Lire notamment les travaux de Ph. Antoine (1999 et 2002).

d'autres lieux de formation en fonction de leurs possibilités financières et de leurs réseaux. Suite à l'augmentation très rapide des effectifs d'étudiants, à l'application en 1991 des Programmes d'Ajustement structurel, mais aussi à la réduction des bourses universitaires et des possibilités d'emploi à la fonction publique, les conditions de vie des jeunes scolarisés se sont continuellement dégradées⁴. Ces jeunes n'ont plus aucune garantie quant à leur accès à l'emploi, à la consommation et aux possibilités de redistribution auparavant liées au diplôme et au statut de fonctionnaire. Cette mise à mal de la logique études-emploi-mariage, cet « éclatement du consensus scolaire » (Lange 1998 : 276) influent sur les possibilités maritales de ces jeunes ainsi que sur la régulation des rapports hommes-femmes.

Ces différents éléments conjugués ont pour conséquence une exacerbation des rapports de forces entre hommes et femmes, mais aussi entre hommes et entre femmes. La concurrence entre femmes, aspect qui sera plus particulièrement développé dans le cadre de cet article, prend des proportions sans précédent. Pour apporter un éclairage sur ces questions, ce texte énonce tout d'abord le contexte matrimonial particulier des jeunes scolarisés ouagalais : entre obligations, désirs et précarités. La rencontre entre obligation de mariage et infidélité des hommes « capables » amène la question des jalousies et concurrences. Dans un deuxième temps, ces questions sont traitées de façon plus spécifiques via une description des représentations qui entourent le corps performant ainsi que des pratiques de mises en concurrence des corps comme atouts et comme outils de conquête et de reconnaissance.

Des rapports hommes-femmes bouleversés

Ce premier point a pour objet le contexte spécifique dans lequel s'inscrit la question de la concurrence entre femmes. Seront abordées la nécessité du mariage – pour les jeunes scolarisés, le plus souvent délié des obligations lignagères – et l'infidélité des hommes capables, en vis-à-vis des désirs amoureux.

Le mariage, une nécessité sociale

Au Burkina Faso, le mariage reste une nécessité sociale. Il est, pour les filles en particulier, et ce même si elles sont étudiantes ou diplômées, un passage obligé afin d'être reconnues et respectées (Cavin 1998). De nombreuses rumeurs circulent à propos du célibat prolongé des femmes, alors soupçonnées d'avoir de nombreux amants (Pilon, Seidou Mama et Tichit 1997). La société tolère difficilement qu'elles ne soient pas sous le joug d'un homme. Traitées de « bordels », elles inquiètent par leur apparente liberté. Une femme « bordel », à la fois dans le sens de bordel-prostitution et de bordel-bordélique, est une femme qui n'est pas « sous contrôle ».

Le problème se pose réellement aux étudiantes qui, si elles se consacrent à leurs études, laissent passer leur temps. Certains hommes, surtout s'ils sont scolarisés eux-mêmes, tolèrent l'âge de leurs consœurs. Ils connaissent la raison de cette entrée tardive dans la maritalité. Cependant, même si, pour ses pairs, elle n'est pas considérée comme « bordel »,

4. Depuis 1974, année où le C.E.S.U.P. (Centre d'Enseignement Supérieur de Ouagadougou) devient l'Université de Ouagadougou, les effectifs d'étudiants ont très rapidement évolué. Ils sont passés de 523 étudiants pour l'année académique 1974-75 à 22.205 en 2004-2005. Ils seraient aujourd'hui environ 25.000. Sur les conséquences des Programmes d'Ajustement Structurel au Burkina Faso, lire Calvès et Schoumaker 2004 ; Beauchemin 2005.

une femme qui atteint les trente ans est « classée » parmi les « vieilles » ; elle n'a plus l'avantage de sa jeunesse pour attirer. Dès lors, le rapport de la femme au diplôme, à la carrière et au mariage est une question délicate. Le statut valorisé de la femme passe avant tout par son statut d'épouse et de mère. Son niveau scolaire et sa carrière professionnelle sont le plus souvent secondaires pour la communauté. Mariage et réussite professionnelle ne sont pas toujours compatibles et poussent certaines femmes à des choix difficiles entre désir de réussite professionnelle et soif de respect social acquis à travers le mariage. Même si la situation socio-économique actuelle fait qu'il est difficile de mettre à l'écart quelqu'un qui a réussi, une femme non mariée reste le plus souvent une honte pour sa famille (Traoré 2005).

Si un conjoint est rarement imposé aux jeunes femmes qui ont étudié, celles-ci ne sont pas vraiment en position de refuser une demande venant d'un parti acceptable. Peu d'hommes sont en effet « capables » d'envisager et d'assumer un mariage :

Si un homme vient vers toi, il faut le prendre pour ne pas risquer de se retrouver seule. Une fois le mari attrapé, il faut faire beaucoup d'efforts pour le garder. (Sonia, étudiante de 23 ans, 2006, jardin de la cité universitaire)

Du côté des hommes scolarisés, l'accès au mariage est généralement conditionné par leur situation financière. Situation qui s'est particulièrement dégradée ces dernières années. Pour eux, la question centrale est plutôt celle du recul de l'âge du mariage⁵. En effet, leur entrée tardive dans le monde du travail retarde leur accès aux femmes⁶. Toute une série de discours viennent justifier un célibat qui, avec l'âge, devient difficile à assumer : la déception amoureuse, le matérialisme des filles, le choix d'être seul... Le mariage reste cependant très important pour eux comme moyen de se conformer aux normes sociales dominantes. Le fait d'avoir une famille et de gérer un foyer démontre la capacité de l'homme à être responsable (Mazzocchetti 2007). S'il leur est très difficile d'envisager le mariage sans connaître d'abord une situation économique stable, les hommes, une fois « sécurisés », gagnent un « pouvoir » certain sur le marché matrimonial. Ils ont l'embarras du choix dans une société où les hommes « capables », c'est-à-dire capables financièrement d'entretenir une famille, se font rares. Ainsi, d'un côté, des hommes n'ont pas accès au mariage et aux femmes, et, de l'autre, ceux qui accèdent à une certaine réussite économique et sociale ont quelque part le « plein pouvoir ».

L'infidélité des hommes capables

À Ouagadougou, que ce soit dans les discussions courantes ou dans les médias, la « normalité » de l'infidélité des hommes est largement reconnue. Certains discours « pseudo- scientifiques » permettent également d'entériner et de justifier ces pratiques. À

5. Dans l'étude statistique réalisée en 1985 par l'Institut National des Statistiques et de la Démographie de Ouagadougou, les auteurs considèrent les hommes comme célibataires définitifs s'ils n'ont jamais été mariés à l'âge de 55 ans et les femmes, à l'âge de 30 ans. En ce qui concerne les femmes, la situation des étudiantes est particulière car la longueur de leurs études repousse souvent leur âge au premier mariage et l'âge de 30 ans ne peut donc pas être considéré pour elles comme une date butoir.

6. Certains revoient « à la baisse » leurs ambitions matrimoniales en épousant une fille du village, peu ou pas scolarisée. Les « sœurs de prière », notamment pour les jeunes convertis au pentecôtisme, sont aussi une possibilité, même en cas de moyens limités. Enfin, reste l'option de vivre en concubinage en attendant d'être en mesure de régulariser l'union. Lire également Calvès 2007.

titre d'exemple, le programme de télévision « C'est dimanche », diffusé sur la télévision nationale tous les dimanches matins, porte en général sur les questions des rapports hommes-femmes. Différentes personnalités (chefs « coutumiers », chefs religieux et juristes notamment) animent le débat et répondent aux questions du public. Lors d'une émission consacrée à l'infidélité masculine⁷, le premier discours, tenu par un pasteur, mettait en avant les objets de tentation que sont les femmes, ponctuant son intervention d'extraits « choisis » de la Bible : « Délivre-nous du mal et ne nous soumetts pas à la tentation. » Un homme âgé, présenté comme un chef Mossi, expliquait que, chez les Mossi, les hommes peuvent avoir le nombre de femmes qu'ils veulent⁸. Un professeur d'université indiquait que l'homme serait « génétiquement infidèle ». Enfin, un juriste rappelait que le code de la famille burkinabè autorise la polygynie. À la fin de la discussion, les femmes portaient une double faute. La première, celle d'être des objets de tentations pour les pauvres hommes, « génétiquement » infidèles, impuissants à résister aux habillements « sexy » des jeunes filles. La deuxième, à l'opposé, était celle de leur incapacité à satisfaire un homme. Les propos de ces « spécialistes » ont un impact sur la construction du « sens commun », mais aussi sur la manière de se vivre et de se justifier au jour le jour. Ces types de programmes, nombreux à Ouagadougou (radio et TV), sont à la fois reflets des préoccupations ambiantes et créateurs d'opinions, de représentations.

Cette liberté sexuelle des maris s'inscrit dans l'histoire et il est probable que les femmes, d'une manière ou d'une autre (jalousie, négligence, abandon...), en ont toujours souffert. Ce qui m'apparaît comme différent, et pour le groupe étudié en particulier, c'est que les déconvenues de ces femmes sont exprimées ouvertement. Les jeunes urbaines scolarisées rencontrées espéraient un homme fidèle. Leurs représentations du mariage prennent en considération les sentiments amoureux. Même si leurs possibilités maritales restent relatives en raison de critères économiques et religieux, l'homme « infidèle » avec lequel elles se sont mariées, ne leur a pas été imposé. Bien qu'au fait des difficultés de la vie de couple et de la rencontre entre traditions réaménagées, injonctions religieuses et désirs individuels, les jeunes épouses rencontrées espéraient un homme qui ne sorte pas et qui les respecte. Leurs déceptions sont sources de difficultés d'un nouvel ordre. Ces jeunes femmes se sentent atteintes dans leur identité, responsables des écarts de leur mari, et coupables de ne pas réussir à les empêcher de sortir ou du moins, à ce qu'ils ne les négligent pas⁹.

L'infidélité, c'est si l'homme voit que subitement sa femme ne répond pas à ses besoins : il trouve qu'elle a vieilli, elle ne fait plus l'affaire comme il se doit... Au lieu de dire, voilà ma femme, il faut que tu t'améliores comme ça, je préfère que tu sois comme ça, il préfère aller dehors, il y a ça aussi. (Yolande, étudiante de 32 ans, 2006, citée universitaire)

7. Émission diffusée le dimanche 16 février 2003.

8. Les Mossis représentent environ 50% de la population burkinabè. R. Pageard note en 1969 : « Le droit traditionnel mossi permet à l'homme marié d'avoir des maîtresses... » (Pageard 1969 : 132). Ceci dit, en principe, il ne doit pas pour autant négliger son ou ses épouses légitimes.

9. En 1969, R. Pageard, notait déjà une difficulté nouvelle pour la femme mossi instruite face à un mari qui ne renonce pas à l'autoritarisme et à la liberté sexuelle (Pageard 1969 : 147). En 1977, S. Lallemand pointait que les litiges risquaient de s'intensifier dans les années à venir « puisque les femmes, de plus en plus libres de leurs choix conjugaux, accepteront moins aisément encore et la présence d'une coépouse, et l'obéissance aux femmes de leur beau-père » (Lallemand 1977 : 372).

Plutôt que d'être en révolte contre ce genre de discours et de pratiques masculines, Yolande, comme bien d'autres jeunes femmes rencontrées, a intériorisé la faute, la culpabilité de la femme : l'épouse a vieilli, elle ne connaît pas assez ou elle ne connaît pas les nouvelles choses... Ayant enquêté à la fois du côté des étudiantes, souvent considérées comme des maîtresses de choix, et du côté des jeunes couples scolarisés, j'ai pu observer que les jeunes filles et les femmes mariées s'accusent, chacune remettant la faute sur les autres. Mettre la responsabilité sur « les femmes », c'est aussi se donner la possibilité d'imaginer que cela pourrait être différent pour soi. Cet imaginaire de la femme fautive, en défaut, maintient le désir d'un mari qui ne serait pas infidèle (Mazzocchetti 2009b). Pour les femmes mariées, il s'agit surtout de parvenir à garder son homme, et même en cas d'infidélité, de faire en sorte qu'il continue à s'occuper de son foyer :

Je ne l'ai pas attrapé mais je sais qu'il drague. Comme il drague et en même temps, il me respecte, je ne peux rien dire. Mais s'il ne [me] met pas dans le beurre¹⁰ et il sort pour mettre quelqu'un d'autre dans le beurre, alors là ça ne peut pas marcher. Je vais me révolter, clair et net. (Alimata¹¹, jeune épouse de 32 ans, 2003, rencontre à son domicile)

La plupart des femmes rencontrées parlaient de l'infidélité de leur mari de manière résignée¹². En outre, les femmes mariées dont j'ai recueilli le récit mettaient en général en balance infidélité et polygamie. Au Burkina, le mariage polygamique, en plus d'être autorisé par l'Islam et les instances coutumières, est reconnu par le Code des personnes et de la famille. Bien que le consentement de la première épouse soit requis, le Code autorise le mariage polygamique de l'homme¹³. Dans ce contexte, les femmes interrogées marquent le plus souvent une préférence pour l'infidélité qui leur permet de rester la seule femme

10. Cela signifie qu'il doit faire en sorte de subvenir à ses besoins et qu'elle ne manque de rien.

11. En 2003, Alimata était encore étudiante, en année de maîtrise en sociologie. Elle était mariée depuis 8 ans et avait deux enfants.

12. Pour l'ethnie mossi en particulier, R. Pageard (1969) note que « le mari n'est pas tenu à la fidélité alors que la femme y est tenue ». « Le droit traditionnel mossi permet à l'homme marié d'avoir des maîtresses, des concubines et même d'héberger des concubines dans son foyer » (p. 132). Par contre, « l'épouse ne pouvait avoir de rapports sexuels avec un autre homme que son mari » (p. 134). Il note néanmoins que, dans les faits, la fidélité de la femme mossi est variable : « Il est évident que la liberté sexuelle des maris et des hommes célibataires serait purement théorique si un nombre notable de filles ou de femmes ne parvenait pas à se soustraire à l'autorité du père ou de l'époux » (p. 136). Les travaux de S. Lallemand (1977) vont dans le même sens. Au niveau de mes enquêtes, bien que des infidélités féminines, dans une moindre mesure que les infidélités masculines, soient observées, elles sont systématiquement condamnées par les hommes comme par les femmes. Mes interlocuteurs expliquent l'infidélité féminine par le manque d'argent et les difficultés auxquelles doivent faire face certaines femmes. Tandis que l'infidélité masculine est elle, au contraire, facilitée par la possession de moyens, par l'argent. Ces schèmes explicatifs ne sont d'ailleurs pas spécifiques aux jeunes scolarisés – voir Sévédé-Bardem (1998).

13. Pour une analyse fine du Code des personnes et de la famille au Burkina, lire Cavin 1998.

légitime, la seule ayant des droits¹⁴. D'où leur insistance pour régulariser leur union selon le code civil :

Bon, c'est un peu une garantie. S'il n'avait pas fait le civil, chez les Mossi de la religion musulmane, en tant qu'homme tu as le droit de marier quatre femmes. Alors qu'au niveau civil, dès que vous signez, on a fait sous le régime monogamique. Même s'il va marier une autre femme, il faut ma permission. Lui, il dit que religieux et civil, c'est la même chose... Je ne suis pas d'accord. La religion musulmane, ça favorise la polygamie alors que moi, j'ai horreur de ça. (Alimata, 2003, rencontre à son domicile)

Les craintes exprimées par rapport aux infidélités portent sur les risques de maladies, notamment le sida, mais au final ces jeunes femmes semblent avoir plus à perdre dans le célibat. Dans les discours, un mari responsable est censé se protéger, mais la peur qu'il ne le fasse pas tараude la plupart de ces jeunes femmes scolarisées et conscientes du danger que représente une sexualité peu régulée. Les hommes m'ont pourtant raconté être peu enclins à utiliser les préservatifs et repérer une fille en bonne santé selon des critères légèrement douteux (son poids, sa mine, son âge¹⁵...). En fait, les femmes sont souvent résignées face à cette situation. Et même si certaines études notent une augmentation des divorces notamment en milieu scolarisé (Cavin 1998), le statut de divorcée reste lourd à porter. De plus, le contexte économique n'encourage guère la prise de risque que représente le célibat. Si ces jeunes épouses urbaines et scolarisées, ont pour la plupart accès à un revenu, la majorité des emplois, exception faite de la fonction publique, restent précaires. Les salaires ne sont en outre généralement pas très élevés.

Nous les femmes, on pousse même les hommes à être infidèles. À Ouagadougou, les filles... elles ne sont pas mariées. C'est elles-mêmes actuellement qui vont vers les hommes, elles font toutes les tactiques pour attirer l'argent chez elles. Elles poussent

-
14. Dans son étude sur la vie sociale féminine en milieu mossi, V. Vinel énonce une vision différente de la polygamie en fonction des milieux de vie. Si en milieu villageois agricole, les coépouses sont souvent les bienvenues pour aider la (ou les) première(s) femme(s) à accomplir leurs tâches, il en va tout autrement en milieu urbain où le risque de traitement inégalitaire des épouses et de leurs enfants par le mari représente le tort suprême de la polygamie (Vinel 1998 : 163-205). Sur mon terrain, les femmes critiquent la polygamie et cherchent en général à s'en protéger via le mariage civil monogamique pour deux raisons principales. La première est d'ordre économique : contrairement à un mode de subsistance axé sur l'agriculture où des bras supplémentaires sont les bienvenus, le salaire du mari n'est, en ville, pas extensible. Une épouse supplémentaire supposerait de partager avec elle des ressources déjà précaires, surtout en ce qui concerne l'achat de parures et le soutien à l'éducation des enfants. Être la seule légitime permet aussi de ne pas se retrouver dans le dénuement en cas de décès du mari. La deuxième raison est d'ordre affectif, voire sentimental. Ces jeunes couples se sont choisis, les femmes entendent donc plus difficilement la possibilité de partager leur mari, même si elles le font malgré tout avec les maîtresses. Les sentiments de jalousie et d'abandon sont très présents dans les discours. Ces différentes questions sont également traitées de façon intéressante dans les romans / récits de M. Bâ 2001 et de C. Fourgeau 1999 ; l'une prenant un point de vue de la femme urbaine scolarisée, et l'autre de femme villageoise.
15. Certaines rumeurs circulent par ailleurs sur la guérison qui pourrait résulter dans l'acte de coucher avec une jeune vierge. En dehors de ces croyances, des filles de plus en plus jeunes sont effectivement recherchées car, d'une part, leurs moindres expériences font qu'il y a moins de chance qu'elles aient déjà contracté la maladie et, d'autre part, la précarité ou encore le désir de consommer qui les amène à sortir avec des hommes plus âgés ou à se prostituer très jeunes les rendent fragiles, naïves et vulnérables face aux propositions de rapports non protégés.

*derrière*¹⁶ *nos maris mais comme on n'a pas de preuve, on se tait.* (Alimata, 2003, rencontre à son domicile)

Les hommes mariés ont en effet le plus souvent accès à un certain revenu. Dans le contexte actuel de précarité économique, ils sont plus sollicités que d'autres. Les jeunes filles usent de leur charme et de leur jeunesse. Elles se posent en rivales des femmes mariées, mères de familles, qui selon des critères purement physiques ont perdu de leur attrait. Ainsi, dans les « maquis¹⁷ » aux alentours des « services », les déferlements de jeunes filles habillées plus « sexy » les unes que les autres font partie du paysage... Les femmes rentrent dans des combats de jalousie intenses. Elles aspirent à devenir ou rester la seule légitime. Elles espèrent continuer à bénéficier du soutien de leur mari, même s'il a d'autres femmes au dehors. Il leur faut rivaliser d'ingéniosité et de ruses pour garder un homme capable, pour en faire leur mari, et surtout pour qu'il continue à les respecter et donc, à assumer sa part dans les dépenses et les responsabilités du ménage. Même si, avec les années, ces jeunes femmes se négocient des marges de manœuvre, notamment par l'acquisition de revenus, le contexte économique et social les pousse à obtenir et conserver le statut de femme mariée (voir aussi Haram 2004).

Concurrence entre femmes

Dans un contexte marqué à la fois par une crise socioéconomique, une injonction persistante au mariage et la responsabilité individuelle de trouver et de garder un conjoint, les jeunes urbains scolarisés sont aujourd'hui confrontés à diverses dynamiques de concurrence, une concurrence entre les jeunes hommes pauvres et les hommes « capables »¹⁸, mais aussi et surtout une concurrence exacerbée entre femmes. Pour elles, il s'agit d'attraper et de garder un homme capable. Ce climat de concurrence se joue entre jeunes filles célibataires ainsi qu'entre jeunes filles et femmes mariées. Cette question est ici abordée via deux terrains concrets de lutte entre femmes de générations différentes : la sexualité comme enjeu et l'échange des corps comme moyen de subsistance, d'entrée en consommation mais aussi de planification de l'avenir.

Performances

Bien qu'elle soit au cœur de nombreux débats publics ou médiatiques, la sexualité reste encore au Burkina un sujet tabou pour une majorité de personnes. Les jeunes instruits, veulent justement se démarquer de cette idée de « secret », de « tabou ». Ils affirment parfois le fait d'être branchés par cette liberté, de discours tout au moins, concernant la sexualité. Le vocabulaire est souvent précis, voire cru. On se raconte sans beaucoup de retenue. Les jeunes scolarisés marquent la différence entre ce qu'ils vivent sur le terrain de la sexualité

16. « Pousser derrière » signifie tenter de rentrer. Ce qui compte c'est « d'être dedans », c'est d'avoir un statut garanti (femme mariée).

17. Bars, brasseries.

18. Les hommes « non capables », c'est-à-dire sans moyens économiques, ont généralement peu de marge de manœuvre et dès lors un accès très difficile au mariage. Même le retour vers le village et des alliances coutumières, en dernier recours, est de plus en plus compromis par l'augmentation de la précarité, la dégradation et la diminution des terres cultivables en milieu rural.

et ce qui se vit « au village », insistant sur le côté « caché » des pratiques villageoises en la matière.

Au village, tu vas voir une femme qui va faire dix enfants sans voir le sexe de son mari. La femme n'a même pas le temps de toucher son type, là. (Yasmina, étudiante, 24 ans, 2006, jardin de la cité)

Comme l'ensemble des discours qui concernent le monde villageois et non-scolarisé, la distinction s'exprime presque en termes de clivage entre les « modernes » et les autres. La distinction entre les filles de la ville et les filles du village, entre le « paysan » et l'étudiant ou le diplômé et, de manière plus générale, entre le « corps » de la ville et celui du village est très importante (Tonda 2005)¹⁹. Pour ces jeunes, il importe de se démarquer du monde paysan, d'être « civilisé », « moderne », et donc de ne pas porter de vêtements proches du monde paysan, d'avoir des attitudes et des pratiques bien distinctes.

Pour eux, l'apprentissage de la sexualité se fait le plus souvent au travers des films et des livres pornographiques. Les garçons sont plus spécifiquement influencés par ces médias dans leur vision du corps de la femme, de l'intime et de la sexualité, que ce soit pour se tenir et s'embrasser, ou pour s'essayer à toutes les positions des films pornographiques²⁰. Maurice, étudiant de 27 ans, explique que s'il regarde, c'est « forcément » dans le but d'appliquer, d'apprendre de nouvelles choses :

Bon, à travers les films, c'est l'extase qu'on recherche. On s'identifie aux acteurs et puis on essaie d'imiter. Faut pas que la fille fasse le bois mort, il faut innover encore. (Maurice, 2007, débat lors d'un « grin » de thé)

Lui et d'autres m'ont raconté qu'en plus des lieux de diffusion publique et du visionnement dans l'intimité du couple, les jeunes hommes se regroupent pour regarder les films pornographiques. Le but est ici d'apprendre mais aussi de confier ses expériences et ses performances. Ahmad, étudiant de 24 ans, m'explique que seul le détail des « actions » les intéresse. Le reste passe en mode accéléré. L'enjeu est celui de la virilité et de la performance.

Les travailleurs de lieux de location de cassettes que j'ai rencontrés m'ont par ailleurs confirmé que les films les plus demandés mettent en scène un homme avec plusieurs femmes dans des scénarios très virils, où le rapport de domination de l'homme sur la femme est clairement marqué. Je leur ai également demandé de sortir leurs stocks, souvent rangés sous le petit comptoir de vente ou derrière un panneau. Les pochettes des films confirmaient leurs discours sur la prégnance de films mettant en scène un rapport de forces entre l'homme et la femme. La grande majorité des films que j'ai pu voir proviennent de France ou des États-Unis et sont joués par des blancs. Certains films tournés au Nigeria sont également disponibles.

19. Le corps « civilisé », le corps de l'élite est, depuis la période coloniale, caractérisé par des attributs extérieurs (le stylo, le costume, etc.). Voir également De Lame (dir.) 2007.

20. Bien entendu, la pornographie n'est pas la seule influence de ces jeunes. L'intrapsychique, l'interpersonnel et les scénarios culturels, pour reprendre les mots de Gagnon (2008), participent à la construction des scripts sexuels. Tous les jeunes ne sont pas non plus influencés de la même manière. Cependant, vu la très grande facilité d'accès et le peu de recul pris à propos de ces images, une attention à leur influence s'impose. D'autres auteurs, notamment Attané (2003) et Abbink et Van Kessel (2005), notent que la pornographie comme « outil » d'apprentissage sexuel tend à se généraliser au sein de la jeunesse africaine.

Pour ces jeunes, les films, qu'ils soient classiques ou pornographiques, sont des canaux d'informations et de formations. Les personnes de références deviennent les stars :

Actuellement ce qui gagne l'adhésion des jeunes, c'est les films. On ne veut pas aller vers la tradition parce qu'on ne retrouve pas ça dans les films, on ne retrouve pas ça dans les personnes que nous prenons comme références. Pour les jeunes, les références actuellement, c'est les stars. Les stars de football, les stars de musique et les stars de cinéma. On essaie de ressembler à ces stars-là. (Ismaël, étudiant de 28 ans, 2006, rencontre en cité universitaire)

Yasmina m'explique en outre que les garçons ont de plus en plus tendance à payer des revues pornographiques à leur copine pour qu'elles « s'éduquent » :

On m'a vu regarder et on m'a dit que ce n'est pas bon. J'ai dit non, il n'y a pas de mauvaises lectures en tant que telles, mais il y a des mauvaises interprétations des écrits qu'on lit. Tu te cultives très bien, tu te prépares en fait pour ton mariage pour pouvoir satisfaire ton homme. Donc vous vous éduquez correctement, comme on dit, sur ce plan. (Yasmina, 2006, débat dans les locaux du PLURI²¹)

Les filles expriment régulièrement cette peur de ne pas être à la hauteur :

Il faut chercher à connaître, c'est normal. Si le monsieur vient et que tu ne sais pas de quoi il parle, il part... (Fati, étudiante de 24 ans, 2006, débat dans les locaux du PLURI)

Les garçons et les filles racontent qu'il devient quelque part d'usage que la jeune fille demande à son compagnon « ce qui lui ferait plaisir » sur le plan sexuel afin de le satisfaire et de freiner ses envies de sortir chercher autre chose au dehors. Les jeunes femmes qui se sont confiées à moi voyaient le plus souvent la sexualité comme un enjeu. Entre outil de séduction utilisé pour attraper un homme et le garder, et obligation sociale de procréer, leur sexualité se déclinait rarement en termes de plaisir ou de satisfaction. Les jeunes femmes rencontrées espéraient donc, par les connaissances acquises en matière de sexualité, avoir un « homme » qui ne sorte pas. Trouver et garder un homme, c'est aussi le satisfaire.

Bien que des jeux amoureux aient généralement été permis avant le mariage, la plupart des ethnies du Burkina mettaient en avant une sexualité au sein du couple marié où la femme ne pouvait guère se refuser ni prendre d'initiatives (Lallemand 1977). Nous assistons ici à un retournement de situation où il est attendu de la femme qu'elle entretienne le désir que son mari a pour elle par tous les moyens possibles. Pour Alice, étudiante de 23 ans, les femmes doivent changer et briser le clivage qui existe entre une « go » et une « tantie », entre le célibat et le mariage. Ce qui a l'air simple aux premiers abords est en réalité empli de contradictions. La femme mariée, mère et épouse respectable, désire que cela soit vu et connu de tous, elle adopte donc un look différent de celui de la jeune fille. Elle souhaite se démarquer des femmes célibataires et afficher par son apparence son statut de femme accomplie. Cependant, ce changement de look, mais surtout d'attitudes, de comportements, autrefois attendu et valorisé, ne permet pas forcément de garder un homme auprès de soi...

Les femmes sont souvent prises dans des dilemmes complexes. D'autant plus que les hommes ne souhaitent pas forcément que leur femme s'habille « sexy » et se comporte

21. Le projet PLURI, attaché à la faculté de sociologie, comprend notamment la gestion d'une bibliothèque et d'une salle de lecture. Cette salle était un de mes points de chute sur le campus.

comme une jeune fille. Ils vivent souvent très bien l'idée de l'épouse respectable à la maison combinée à celle de la maîtresse sexy et frivole au dehors. Les jeunes épouses se retrouvent placées face à une alternative délicate. Partagées entre les rôles sociaux d'épouse et de maîtresse (voir aussi Helle-Valle 2004), elles doivent jongler entre la conformité à ce qui est attendu d'une femme mariée et ce qu'elles imaginent nécessaire pour garder leur homme fidèle, sans garantie aucune quant au résultat.

Ici les femmes ont une mentalité, si tu es femme, tu dois te respecter. Il y a des choses que tu ne dois pas voir, que tu ne dois pas regarder avec ton mari tout ça. [Mais] les trucs de sexualité sont partout. Les cassettes vidéo, à l'internet aussi on peut voir ça. Il y a des femmes aussi qui se disent que c'est mal vu. Elles prennent ça mal. Moi je me dis que la sexualité, ça évolue. (Alice, 2005, récit réalisé à son domicile)

S'ajoute à cette situation délicate, le fait que les hommes cherchent généralement à épouser une fille qui n'a pas ou peu connu d'hommes avant eux. En même temps toutefois, ils voudraient qu'elle n'ait guère de retenue une fois avec eux : « vierge et performante » à la fois. Les filles ont peu d'alternatives. Si elles savent trop tout de suite, elles sont soupçonnées de ne pas être sérieuses. Si elles n'en font pas assez, elles savent que leur compagnon risque d'utiliser ce prétexte pour sortir. Alice résume la position délicate des jeunes filles :

Le gars se dit : « j'ai trouvé la fille idéale, elle n'a pas connu beaucoup de garçons mais avec moi, elle sera comme ça, elle va pouvoir faire ça et me satisfaire un jour ». Il faudrait qu'elle se réserve pour son mari mais que par la suite, elle ne lui refuse rien. (Alice, 2005, récit réalisé à son domicile)

Les commentaires des amis poussent également les hommes à être plus exigeants ou à sortir. Chacun racontant à l'autre ses « exploits ». Et puis, comme le dit Alice, « maintenant les filles sont devenues jolies jolies ». Il n'y a guère de remise en question du système mais plutôt critique des femmes « non performantes » ou incapables de rester à la page et jalousie vis-à-vis des filles trop jolies :

Il faut que toi aussi tu sois informée. Il faut suivre. Maintenant, comme c'est devenu bizarre, si tu ne t'occupes pas bien de ton homme, il s'en va. (Alice, 2005, récit réalisé à son domicile)

Pour ces jeunes femmes, les pressions à se marier et à garder leur mari font de la sexualité à la fois un défi et une arme à manier avec finesse... La concurrence entre femmes et les jalousies les obligent à se vouloir performantes. Au-delà de mettre leur corps en concurrence, il leur faut mettre leurs pratiques sexuelles, l'utilisation de leurs corps en concurrence. À celle qui sait plus, mieux, différemment... Les hommes « capables » – les autres n'ont pas les moyens de faire l'objet de rivalités – en retirent un pouvoir important.

Les tontons

En plus des rivalités entre les corps vieux et les corps jeunes, entre les corps contraints et les corps libérés énoncées dans le point précédent, la concurrence entre femmes se cristallise également autour de la question des « tontons ». Les tontons sont des hommes, généralement plus âgés qui, suite à leur réussite financière, peuvent se permettre d'entretenir des jeunes femmes. Cette pratique n'est pas le propre du Burkina, elle a notamment été décrite par C. Vidal en ce qui concerne la Côte d'Ivoire (Vidal 1979, 1991). Cette pratique peut être

lue sous différents angles. Je m'y intéresse ici en tant que stratégie des étudiantes, en vue d'obtenir de quoi vivre ou « paraître », mais aussi de se faire des réseaux avec pour option finale le mariage, l'emploi ou la migration. Le recours aux « tontons » est particulièrement répandu dans le monde scolaire (lycées et universités), même s'il ne lui est pas exclusif. Je n'aborderai toutefois ces pratiques que chez les étudiantes.

En fonction de la situation des jeunes femmes, la pratique des « tontons » peut se décliner dans une triple temporalité de court, moyen ou long terme : survivre, paraître et se créer des réseaux, obtenir un emploi et trouver un mari. Certaines étudiantes vivent dans des conditions difficiles. Elles partagent parfois à trois ou quatre une chambre en cité universitaire de quelques mètres carrés. Certaines d'entre elles ne mangent par moment qu'un repas par jour. Ces situations de précarité réduisent leur possibilité de choisir. D'autant plus qu'au sein du milieu étudiant, la pratique des tontons tend à ne pas être stigmatisée. Certaines jeunes filles proviennent de villages assez éloignés ou de Côte d'Ivoire, elles n'ont pas de parents en mesure de les accueillir à Ouagadougou. Elles doivent plus que d'autres affronter des conditions de vie précaires et sont donc parfois plus fragiles face aux hommes « bailleurs » qui leur proposent leur aide en échange de services sexuels.

Souvent on n'a pas l'intention de sortir avec eux, mais on t'aborde et puis c'est dur. Et puis on dirait qu'ils [les tontons] ont les yeux qui pétillent face aux étudiantes. Chacun veut une intellectuelle pour sortir avec. (Aïda, étudiante de 22 ans, 2006, cité universitaire)

Si d'un côté, les femmes instruites ont plus de difficultés à trouver un mari car trop conscientes, vieilles ou supérieures, elles sont par contre la cible privilégiée des hommes en chasse d'amantes. Leur « liberté » mais aussi la précarité de leur situation couplée, le plus souvent, à leurs désirs de consommer en font des maîtresses de premier choix. Ces jeunes femmes, à qui il manque le minimum, ne sont pas toujours en position de négocier avec les hommes rencontrés. La concurrence est rude et il s'agit de garder un homme généreux le plus longtemps possible, et donc de le satisfaire. Ce sont dès lors souvent celles qui acceptent le plus de choses, et notamment d'avoir des rapports sans protection.

Le désir d'« être à la mode » pousse également certaines jeunes filles à aller vers les hommes pour de l'argent. Même dans certaines familles plus nanties où les jeunes filles ont la possibilité d'être prises en charge par leurs parents, ces derniers ne donnent pas pour le « surplus » (la mode). Les filles se cherchent alors un « fonctionnaire » ou un « commerçant »... Pauline, étudiante de 26 ans, raconte que ce qui l'a amenée à sortir avec les tontons, c'est le fait « d'envier l'autre », l'envie de « ressembler aux autres » :

Moi aussi je veux une moto JC, aller au ciné, dans les grandes boîtes. Tout ça. (Pauline, 2005, cité universitaire)

Résister est difficile, la solution des tontons, vu qu'elle se généralise et qu'elle est de moins en moins mal vue, est tentante :

Tu es là, tu souffres. Tu veux enlever dans ta bourse et déposer 25.000 tous les trois mois pour payer ta moto alors que quelqu'un vient te dire : « bon, je fais ton affaire, quoi. Je te l'offre et puis voilà ». Une bonne moitié en tout cas des filles qui sont sur les motos, c'est les tontons. Si tu mets ça de côté, tu peux finir tes études sans mettre le pied dans les histoires de prostitution. Mais si déjà, arrivée au campus, tu t'assois et tu regardes les camarades, leurs façons de s'habiller, leurs façons alimentaires...

Très vite, tu veux les imiter alors que vous n'avez pas les mêmes moyens, facilement tu peux te retrouver dans la rue pour t'adonner à la prostitution. (Béatrice, étudiante de 28 ans, 2005, cité universitaire)

Même si parfois les mots se confondent, les jeunes femmes qui se font entretenir par des hommes riches ne se considèrent en général pas comme « prostituées » et ne sont pas considérées comme telles. Localement, la prostitution est liée à deux facteurs : chercher pour un soir et « trotter », c'est-à-dire faire le trottoir.

Certaines filles sortent avec des tontons parce qu'elles n'entrevoient pas d'autres solutions. D'autres prennent beaucoup de plaisir dans cette vie faite de sorties, de facilités et d'« apparence ». Elles profitent de leur jeunesse et de leur beauté pour accéder un tant soit peu à ce luxe omniprésent autour d'elles au travers des médias, mais aussi des pratiques ostentatoires des « richards ».

En plus de ces enjeux de survie et d'accès à la consommation, sortir avec des tontons permet également à certaines jeunes femmes de se créer des réseaux et éventuellement des possibilités de mariage. Pour ces jeunes filles, il s'agit de garder cet homme « capable » loin de sa femme, de la lui faire oublier afin qu'il donne le maximum de cadeaux ou d'argent.

Nous les jeunes, les étudiantes : on a soif de montrer que nous connaissons sur le plan sexuel. Tu sors avec un homme marié, tu te dis sûrement sa femme, elle se couche sur le lit et puis... Par contre, toi, tu es une étudiante. Tu lis les œuvres, tu lis les trucs genre « Union ». Tu regardes les films pornographiques. Tu discutes avec tes amies. Tu as une de tes amies qui te dit « écoute mon ami m'a sodomisée » et toi, tu es sûre et certaine qu'un homme marié ne va pas le faire avec sa femme. Automatiquement, tu viens et tu dis « chéri, sodomise-moi ». Il apprend de nouvelles choses avec toi. Au fur et à mesure qu'il sort avec toi, il se sent à l'aise. Il y a des choses qu'il ne connaît pas à la maison qu'il apprend avec toi. (Sam, étudiante de 28 ans, 2005, récit à son domicile)

Cette stratégie de survie, d'accès à la consommation voire de réussite via l'échange de son corps ne peut être, dans ce contexte de valorisation de la jeunesse et de la beauté, que transitoire, éphémère. Il importe à ces jeunes femmes d'user de leur corps pour accéder à certaines richesses mais aussi à certains réseaux. Ainsi, en plus de vivre la « belle vie », se faire entretenir par un homme offre d'être belle et attirante et dès lors, de se faire remarquer plus facilement par les hommes célibataires. L'habillement joue un rôle important dans ce que les uns et les autres nomment la beauté ou le fait d'être « sexy ». Bien que cela effraie certains jeunes hommes, posséder les attributs de la « modernité » permet aussi à ces femmes de chercher un mari dans la catégorie de leur choix. Une partie d'entre elles profitent de leur « bailleur » pour fréquenter des lieux où elles ne pourraient aller seules. Elles tentent d'y rencontrer la perle rare qui peut-être les épousera ou sera à même de leur trouver un emploi, un contrat avec une ONG. Les études, le diplôme obtenu à l'université de Ouagadougou, n'ouvrent généralement les portes de l'emploi et de la réussite qu'accompagnés de capitaux sociaux, d'où l'importance pour les jeunes femmes d'être insérées dans des réseaux (Mazzocchetti 2009a).

D'autre part, une partie d'entre elles envisagent de passer du « tonton » au mariage. Si quelques rares jeunes filles cherchent parfois à « rentrer » en envisageant l'idée de la polygamie, elles espèrent le plus souvent faire sortir celle qui est dedans... Yolande explique : « Il y a des filles qui se disent pourquoi ne pas m'engager, peut-être que je pourrai détrôner

la première qui est dedans. » Elle me dit avoir passé l'âge (32 ans) de perdre son temps avec des hommes au côté de qui elle n'est pas « à l'aise », où elle se sent « frustrée » par leurs moyens limités. Elle n'aime pas se sentir « reléguée au second plan » :

Avec l'expérience que j'ai, je me dis que j'essaie de détourner l'homme de sa femme, je veux prendre la première place et puis il y a des choses que je vais lui faire et il risque d'oublier sa femme. (Yolande, 2006, cité universitaire)

L'idée de « détrôner » la première femme est révélatrice du statut de la femme mariée. Les filles savent qu'une fois dedans, elles risquent de souffrir du manque d'intérêt de leur conjoint et de ses infidélités, mais la reconnaissance sociale semble compenser ces inconvénients. Même si la réussite économique et les études participent de leur émancipation, rares sont celles qui envisagent à terme de ne pas régulariser leur situation. La beauté et la jeunesse sont « périssables », les filles en profitent tant qu'elles le peuvent pour bien vivre mais aussi pour ouvrir des créneaux de réussite économique autres afin d'être prêtes quand leur beauté sera « fanée ». À moyen terme, le corps périmé doit être remplacé par un revenu qui permet de vivre mais aussi de se négocier une place, tant au sein du mariage que de la société.

Conclusion : corps et conflits

Les jeunes femmes scolarisées avec lesquelles j'ai travaillé, jeunes épouses ou célibataires, soulignaient quasi à l'unanimité l'importance du mariage. Parfois hésitantes entre le désir d'émancipation inspiré par leurs études et les médias et la perspective d'une union « difficile », elles associent néanmoins mariage et réussite, célibat et échec. Si, bien souvent, pour ces jeunes filles scolarisées, la communauté ne prend plus cette responsabilité en charge, elle garde un œil critique et sévère et classe les bonnes et les mauvaises épouses, les femmes respectables et les bordels.

Pour les hommes aussi, la pression est forte. Pourtant, beaucoup de ces jeunes hommes, sans moyens, se voient rejetés hors du champ matrimonial, frustrés et en colère à l'encontre des « capables » et des femmes. En vis-à-vis, le manque « d'hommes capables » octroie à ces derniers un pouvoir indéniable dans les rapports entre hommes et femmes. La plupart des jeunes filles veulent se marier avec un homme « capable » pour obtenir une place prisée et respectée dans la société alors que le ratio entre les hommes « capables » et les femmes « célibataires » est déséquilibré à l'avantage des hommes. De ce contexte, découlent des logiques de concurrences.

Les jeunes femmes rencontrées vivent la quête matrimoniale comme un combat. Leurs atouts sont la beauté, la jeunesse et l'utilisation rusée et pragmatique de leur corps. Les corps performants nourris de pornographie, les corps jeunes narguent les corps vieillissants, tout en s'effrayant de leur propre vieillesse et en grappillant ressources et réseaux au plus vite pour palier leur beauté fanée. Femme séductrice et femme respectable, femme mère et femme désirable combattent au sein d'un seul et même corps pour trouver place dans une société où les rapports de genres sont profondément bouleversés. Ces différents « conflits de corps », sont, pour moi, révélateurs du croisement entre addition de contraintes, performances et loi du plus fort, éléments-clefs du fonctionnement des « modernités insécurisées » (Laurent 2003).

Références citées

- ABBINK, John et Ineke VAN KESSEL (dir.), 2005. *Vanguard or Vandals, Youth, Politics and Conflict in Africa*. Leiden : Brill.
- ANTOINE, Philippe, 1999. « Nuptialité et conditions de vie dans les villes africaines », *Chaire Quételet*, Institut de démographie (UCL).
- ANTOINE, Philippe, 2002. « L'approche biographique de la nuptialité : application à l'Afrique », in *Traité de démographie, Volume II : Les déterminants de la fécondité*, UCL, p. 51-74.
- ANTOINE, Philippe et Jeanne NANITELAMIO, 1989. « Statuts féminins et urbanisation en Afrique », *Politique africaine*, 36, p. 129-133.
- ATTANÉ, Anne, 2003. *Cérémonies familiales et mutations des rapports sociaux de sexe, d'âge et de génération. Ouahigouya et sa région, Burkina Faso*, thèse de doctorat en Anthropologie Sociale et Ethnologie. Marseille : EHESS.
- BÂ, Mariama, 2001 [1979]. *Une si longue lettre*. Paris : Le Serpent à Plumes.
- BEAUCHEMIN, Cris, 2005. « Émigration urbaine, pauvreté et ajustement structurel au Burkina Faso : une étude longitudinale (1980-2000) », Tours, IUSSP Congress (International Union for the Scientific Study of Population).
- CALVÈS, Anne-Emmanuèle, 2007. « Trop pauvre pour se marier ? Crise de l'emploi urbain et entrée en première union des hommes au Burkina Faso », *Populations* 2007/2, 62, p. 339-359.
- CALVÈS, Anne-Emmanuèle et Bruno SCHOUMAKER, 2004. « Crise économique et évolution de l'emploi des jeunes citadins au Burkina Faso », *African Population Studies*, 19 (1), p. 35-58.
- CAVIN, Anne-Claude, 1998. *Droit de la famille burkinabè. Le code et ses pratiques à Ouagadougou*. Paris : L'Harmattan.
- COUSSY, Jean et Jacques VALLIN (dir.), 1996. « Crise et population en Afrique », Les études du CEPED, 15.
- DE LAME, Danielle (dir.), 2007. « Politique du corps », *Politique africaine*, 107.
- FOURGEAU, Catherine, 1999. *Dobadjo, la première épouse*. Paris : L'Harmattan.
- GAGNON, John, 2008 (1991). *Les scripts de la sexualité. Essai sur les origines culturelles du désir*. Paris : Payot.
- HARAM, Liv, 2004. « Prostitutes or Modern Women ? Negotiating Respectability in Northern Tanzania », in *Rethinking sexualities in Africa*. Uppsala : The Nordic Africa Institute, p. 211-232.
- HELLE-VALLE, Jo, 2004. « Understanding Sexuality in Africa : Diversity and Contextualised Dividuality », in *Rethinking sexualities in Africa*. Uppsala : The Nordic Africa Institute, p. 195-210.
- LALLEMAND, Suzanne, 1977. *Une famille mossi*. Paris, *Recherches Voltaïques*, 17.
- LANGE, Marie-France, 1998. *L'école au Togo. Processus de scolarisation et institution de l'école en Afrique*. Paris : Karthala.
- LAURENT, Pierre-Joseph, 2003. *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Paris : IRD-Karthala.
- LOCOH, Thérèse (dir.), 1995. *Familles africaines, populations et qualités de la vie*. Paris, Les dossiers du CEDEP, 31.
- MAZZOCCHETTI, Jacinthe,
2007. « De l'autorité à l'affect : transformation des paternités au sein de la jeunesse ouagalaise scolarisée (Burkina Faso) », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, Volume XXXVIII, 2007/2, p. 47-64.
2009a. *Être étudiant à Ouagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité*. Paris : Karthala.

- 2009b. « Rapports de force et régulation de la jalousie au sein des jeunes couples scolarisés ouagalais (Burkina Faso) », in *Violences et agressivités au sein du couple*, vol 1, sous dir. de P. De Neuter et N. Frogneux. Louvain-la-Neuve : Académia.
- PAGEARD, Robert, 1969. *Le droit privé des Mossi. Tradition et évolution*, Recherches Voltaïques, 10-11, Ouagadougou /Paris : CVRS /CNRS.
- PILON Marc, Thérèse LOCOH, Kokou VIGNIKIN et Patrice VIMARD (dir.), 1997. *Ménages et familles en Afrique. Approches des dynamiques contemporaines*, Les Etudes du Ceped, 15. Paris : ORSTOM.
- PILON, Marc, Mouhamadou SEIDOU MAMA et Christine TICHIT, 1997. « Les femmes chefs de ménage : aperçu général et étude de cas », in *Ménages et familles en Afrique*, Paris, Les Etudes du CEPED, 1), p. 167-191.
- SEVEDE-BARDEM, Isabelle, 1998. *Précarités juvéniles en milieu africain. « Aujourd'hui chacun se cherche »*. Paris : L'Harmattan.
- TONDA, Joseph, 2005. *Le souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*. Paris : Karthala.
- TRAORE, Saratta, 2005. *Mariage et célibat à Ouagadougou*. Paris : L'Harmattan.
- VIDAL, Claudine,
1979. « L'argent fini, l'amour envolé... », *L'Homme*, 19 (3-4), p. 141-158.
1991. *Sociologie des passions, Rwanda, Côte d'Ivoire*. Paris : Karthala.
- VIGNIKIN, Kokou et Patrice VIMARD (dir.), 2005. *Familles au Nord, Familles au Sud*. Louvain-la-Neuve : Académia-Bruylant.
- VINEL, Virginie, 1998. *La famille au féminin. Société patrilinéaire et vie sociale féminine chez les Sikoomse (Moose-Burkina Faso)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.